

ON S'ABONNE :

A Lyon, au Bureau du Journal, quai Saint-Antoine, n° 27, et grande rue Mercière, n° 32, au 2^{me}.
A Paris, chez MM. Lepelletier-Bourgoin, office-correspondance, place de la Bourse, 6, et chez M. Degouve-Deunencques, rue Lepelletier, 3.

Les lettres et tout ce qui concerne le Journal doivent être envoyés francs de port.

Le Censeur donne les nouvelles 24 heures avant les journaux de Paris.

LE CENSEUR,

Journal de Lyon,
POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Lyon et le département du Rhône,
16 francs pour 3 mois,
32 francs pour 6 mois,
64 francs pour l'année.

Hors du département, 1 franc de plus par trimestre.

Prix des ANNONCES : 25 c. la ligne.

Le Censeur ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues.

AVIS.

Nous avons été pendant deux jours dans l'impossibilité la plus absolue de faire paraître notre journal. L'eau entrant dans l'allée de la maison où sont situés nos bureaux par la rue Mercière, et se précipitant avec violence sur le quai Saint-Antoine par une pente extrêmement rapide. L'imprimerie de notre journal était elle-même envahie ; nous nous y sommes rendus en bateau. Les ouvriers logés dans la partie submergée de la ville n'ont pu y arriver, et nous avons été matériellement contraints de suspendre l'envoi de notre feuille.

Nous établissons aujourd'hui des bureaux provisoires dans l'imprimerie du CENSEUR, rue de la Poulallerie, 19.

Lyon, 6 novembre 1840.

INONDATIONS.

SAÔNE. — Mardi soir, quatre heures. — Les eaux qui s'élevaient élevées de dix à douze pouces depuis les neuf heures du matin semblaient être enfin arrivées au plus haut degré de leur accroissement ; à trois heures, elles étaient encore stationnaires, et nous espérions les voir bientôt commencer à se retirer, lorsque, au contraire, nous les vîmes s'élever de nouveau avec rapidité. La pluie continuait à tomber, le ciel s'assombrissait de plus en plus. Il nous est impossible de décrire l'aspect que présentait la Saône dans le vaste bassin renfermé entre le Pont-de-Pierre et le pont Tilsitt ; de trois à quatre heures du soir. Plusieurs bateaux de charbon jetés presque coup sur coup contre les piles du Pont-de-Pierre roulaient devant nos yeux ainsi que des cadavres mutilés, déchirés par les flancs, puis disparaissaient laissant à la surface d'immenses taches noires et vomissant une multitude de tronçons qui allaient se heurter contre le tablier du pont Seguin et achevaient de se rompre contre les arches du pont Tilsitt.

Plusieurs bateaux de charbon de terre viennent de descendre ; ils ont fait une brèche dans le tablier du pont suspendu de la Feuillée. Il a balancé un instant et a repris son aplomb ; il faut qu'il soit d'une solidité extraordinaire pour avoir résisté à ce rude choc. Deux pavillons et une terrasse chez M. Mante, à la Quarantaine, sont emportés.

De six à sept heures. — La pluie bat avec une extrême violence, et les eaux s'avancent rapidement dans toutes les rues que nous avons désignées hier. A huit heures, la pluie cesse ; la lune perçant les nuages dispute péniblement à la lumière mouvante et enfumée des torches le soin d'éclairer le plus sombre tableau que nous ayons jamais eu sous les yeux.

Un bruit épouvantable se fait entendre sur la Saône dans la direction du pont d'Ainay. Il est impossible de deviner ce que ce peut être.

On entend des craquements affreux du côté de la Quarantaine, et au milieu un bruit qui ressemble à des cris aigus. Est-ce le sifflement des flots qui battent les rives, sont-ce des cris humains ? il est impossible de le distinguer ; les craquements font penser que quelque maison tombe ou que l'un des ponts s'en va. On ne connaît le désastre que demain matin, quand il fera jour. C'est une affreuse nuit d'anxiété et de terreur à passer.

Le pont d'Ainay reçoit à chaque instant de rudes secousses, mais il est intact ; un homme portant une torche le parcourt de temps en temps avec lenteur, il semble examiner s'il court quelque danger. Il s'élève de la presqu'île de Perache des bruits affreux.

Huit heures. — Le vide contenu entre le niveau de la Saône et le point circulaire le plus élevé des arches du pont Tilsitt n'est plus guère que de 70 centimètres, les flots s'avancent parallèlement sur les deux quais presque jusqu'aux abords ; à gauche, du côté de Bellecour, les flots commencent à gagner le seuil de la maison formant l'angle de la rue Louis-le-Grand, et l'eau a pénétré sur la place par la rigole.

Près du Pont-de-Pierre, la rue Saint-Côme est sur le point d'être envahie jusqu'en face de la rue Tête-de-Mort.

L'inondation gagne dans presque toute leur étendue la rue Poulallerie, la rue Dubois et la rue Grenette, et avec elles toutes les rues transversales. Au-dessus de la rue Dubois l'eau commence à déboucher faiblement sur la place des Cordeliers par la rue de la Gerbe, de la rue Grenette dans la rue des Générales et la rue Bonneveau, de là dans la rue Port-Charlet.

Dix heures. — Ces trois dernières rues sont complètement envahies dans toute leur étendue ; un canal qui a son issue dans le Rhône et dont l'embouchure est fixée à l'angle de la rue Grôlée, voisine de la rue Port-Charlet, ne suffit plus à absorber les eaux ; les rues Grôlée et Blanchère sont obstruées dans toute la largeur de leurs entrées.

L'inondation s'élève à vue d'œil ; si elle ne s'arrête pas dans la nuit, Dieu seul sait combien de désastres se seront encore ajoutés jusqu'à demain aux incalculables désastres déjà consommés ! Nous frémissons d'y penser, et nous nous demandons si la guerre fut jamais pour Lyon un si terrible

L'inondation n'est pas encore le seul malheur à déplorer ; l'incendie vient s'y joindre. A l'Observance, presque en face du pont de Serin, le feu se manifeste dans la fabrique d'or-seille de M. Péters, autrefois fabrique Bourget. Les secours ne peuvent arriver qu'avec les plus grandes difficultés. Ainsi, au même endroit, le rez-de-chaussée est inondé et les étages supérieurs sont en feu. La flamme de l'incendie se reflète sur la Saône ; c'est affreux. On entend craquer et tomber les maisons de Vaise.

Mercredi matin, 7 heures. — La Saône monte toujours, elle s'est élevée beaucoup durant la nuit. La pluie n'a pas recommencé, le temps est beau, mais le vent du midi souffle toujours. Les bruits, les craquements d'hier au soir s'expliquent : le milieu du pont Chazourne a été emporté ; la maison du restaurateur Mante, à l'enseigne du Vaisseau, à la Quarantaine, qui dans la journée avait perdu sa terrasse et ses deux pavillons, a été éventrée ; à chaque instant le courant agrandit l'ouverture. Cette maison avait été fracassée en avril par les projectiles de la troupe qui l'avait prise pour point de mire. On y comptait une vingtaine de boulets rangés par ordre au-dessus de la fenêtre du balcon, dans la grande salle. Cette grande salle n'existe plus. Une autre maison en amont du pont d'Ainay, sur la rive droite comme celle de M. Mante, a, dans la partie inférieure qui est baignée, une large ouverture.

La place des Cordeliers ne forme plus qu'un lac. La rue Poulallerie, la rue Dubois et la rue Grenette portent bateaux d'une extrémité à l'autre. Sur toute cette ligne, les rues transversales forment autant de torrents dont l'un va se perdre sur la place des Cordeliers par la rue Buisson, tandis que les autres courent se précipiter ensemble dans le Rhône par le Port-Charlet.

Un immense nappe d'eau couvre la place Bellecour et la place des Jacobins dans toute leur étendue ; les eaux forment la jonction par la rue Saint-Dominique. La cour de la Préfecture est envahie.

La Saône est toujours couverte de débris ; les sinistres arrivés dans la partie supérieure de la ville, et qu'on ne peut vérifier, doivent être considérables. Un bateau vient de se jeter contre les chaînes de la passerelle Saint-Vincent, seul débris qui fût encore debout ; il les emporte et va se briser avec elles contre le Pont-de-Pierre dont les deux premières piles occidentales sont presque bouchées.

Huit heures. — Toute la partie orientale du pont Chazourne vient d'être enlevée ; le pavillon le sera bientôt. L'eau passe par-dessus le cours du Midi et se précipite avec un incroyable bruissement dans les parties basses de la presqu'île. Le Champ-de-Mars inondé par le Rhône l'est encore par la Saône ; le peu de maisons qui restaient encore debout ne peuvent résister au choc et s'écroulent. Le tablier de la partie orientale du pont Seguin est emporté.

De tous côtés circulent des fiacres, des charrettes et des bateaux chargés de gens qui s'enfuient précipitamment, emportant à peine quelques hardes. Tous les visages sont empreints d'une consternation profonde.

L'eau est dans l'église de la Charité ; elle s'avance au loin dans les rues de la Charité, de Saint-François, Boissac ; elle va par la rue de l'Arsenal jusqu'àuprès de la place Saint-Michel ; elle court dans les rues Sala et de la Sphère. Du pont de la Guillotière au pont Tilsitt, c'est un vaste lac fort dangereux.

Neuf heures. — Des commissaires de police parcourent en bateau le théâtre de l'inondation ; ils annoncent que l'autorité a reçu de Gray et de Châlon l'avis que la crue a cessé et que les eaux commencent à diminuer ; ils invitent, en outre, les habitants qui ont besoin de secours à les en instruire.

Cependant l'inondation augmente toujours sensiblement ; nous passons en bateau devant la rue des Souffletiers, et nous ne voyons plus du corps-de-garde de la Mort-qui-trompe que sa toiture, et des arbres qui l'avoisinent que les dernières branches de leur cime. La Saône est couverte de débris. Le pont est nu ; tous les bateaux chargés de houille qui le garnissaient encore hier dans la soirée ont disparu.

La mairie a fait afficher un placard dans le but de tranquilliser les habitants de Lyon.

Dix heures. — Un effroyable craquement vient d'avoir lieu dans la charpente du pont d'Ainay ; toutes les personnes qui s'y étaient arrêtées s'enfuient. On ne le traverse plus qu'à pas pressés. Le tablier de la grande travée du pont Seguin est enlevé ; il passe en entier sous le pont Tilsitt et vient se briser contre le pont d'Ainay. La Saône est couverte de débris ; l'immense quantité de grosses pièces de bois qui la sillonne ne permet plus de douter que les chantiers de Vaise n'aient été emportés.

Une pile du pont de la Mulatière vient d'être renversée ; elle a entraîné la chute de deux arches. La route du chemin de fer se trouve ainsi coupée. Les communications avec Saint-Etienne ne pourront plus avoir lieu qu'en faisant un immense contour.

Le pont de Vienne, sur le Rhône, a été emporté.

Midi. — La Saône se couvre de charbons de bois ; de nouveaux bateaux viennent de périr. L'eau croît toujours ; elle se déverse dans le Rhône par le quai de la Charité, le quai Bon-Rencontre, le Port-au-Pierres. La circulation,

un moment rétablie au moyen de petits ponts volants, est bientôt interrompue par la violence des eaux. La ville ne forme plus qu'un vaste lac, depuis l'église de Saint-Nizier jusqu'à la rue Sala, depuis le cours du Midi jusqu'à la Mulatière. Quelques centaines de mètres sont libres seulement entre le cours et la rue Sala, mais déjà la rue Vaubecour commence à être inondée. Un bateau à laver de la Quarantaine est enlevé ; la maison contre laquelle il était amarré a une large brèche ; il emporte ce qui reste du pont Chazourne ; trois hommes qui le montaient se sauvent sur les débris du pont.

A l'autre extrémité de la ville, l'eau passe par-dessus le pont de Serin ; d'immenses débris de bois, de bateaux, viennent le heurter sans l'ébranler. Les entrepôts de vins de Serin sont tous inondés, la plupart sont tombés ; le dégât est affreux, les pertes immenses. La fabrique d'or-seille brûle toujours ; les pompiers travaillent au bruit que font en s'écroulant les maisons de Vaise.

Les omnibus d'Ainay, qui avaient établi leur parcours par le quai du Rhône, ont été obligés de le transporter au-delà du fleuve. Pendant toute la soirée, ils ont passé par le pont Morand et le pont de la Guillotière. Le torrent qui se précipite dans le Rhône par le quai Bon-Rencontre est devenu très-dangereux ; la troupe de ligne en défend le passage. On nous assure que plusieurs personnes s'y sont noyées vers les sept heures. Un bateau dans lequel ces personnes se trouvaient, ayant reçu un choc, aurait chaviré près du canal, et les personnes qui s'y trouvaient auraient été englouties à l'instant même.

Onze heures du soir. — Les eaux n'ont pas cessé de grossir ; nous remarquons cependant que la progression est devenue très-lente.

Jeudi. — La Saône croît encore ; le désastre est au comble. Tous ceux qui ont pu s'enfuir se sont enfuis ; beaucoup de maisons sont désertes. La plus grande partie de la population reflue vers les hauteurs. A Serin, un nombre considérable de ménages s'est établi en plein air dans le bois de M. Charrin et dans la propriété de M. Revol ; c'est un spectacle déchirant. Les maisons de Vaise croulent toujours. Tant d'usines ont été emportées qu'on ne voit presque plus de débris sur la rivière. Les hauteurs sont garnies d'une foule innombrable qui contemple ce spectacle d'horreur. C'est aujourd'hui le neuvième jour de la crue de la Saône. On attend l'heure fatale ; si elle croît, il y en a pour neuf jours encore, et alors tout est perdu. Des salles d'asile ont été ouvertes dans toutes les écoles mutuelles, et il y a là des familles sans pain, sans vêtements ; c'est affreux.

Huit heures du soir. — La Saône a décroît de quelques millimètres.

Dix heures. — Le vent du midi souffle avec violence... La pluie commence. Qu'allons-nous devenir ?

Vendredi matin. — La nuit a été terrible. La Saône a décroît mais faiblement ; le vent du midi souffle toujours avec violence. On craint que les pluies ne recommencent.

Les voies de communication sont interrompues partout ; on a établi des ponts volants qui donnent lieu à de nombreux péages, en sorte qu'au milieu des malheurs qui les accablent les citoyens sont encore obligés de faire d'assez grandes dépenses pour communiquer d'un endroit à l'autre. On ne comprend pas que la mairie ne se soit pas entendue avec l'autorité militaire pour faire construire partout par les soldats du génie des ponts où les citoyens puissent passer gratis et sans crainte.

Toutes les dépenses utiles que ferait l'administration dans de pareils moments obtiendraient sans aucun doute l'approbation de tout le monde.

L'une des maisons situées à l'entrée du Pont-de-Pierre s'est fortement lézardée à l'intérieur ; les habitants en sont sortis.

Dix heures. — La maison qui forme l'angle de la petite rue Sainte-Catherine et de la rue Sainte-Marie a donné coup ; la dalle qui en garnit le seuil s'est soulevée en plusieurs endroits.

Midi. — La partie du pont de l'Île-Barbe qui aboutit à la route de Lyon vient d'être enlevée ; les chaînes et le tablier restent suspendus à la pile du milieu.

Deux heures. — L'eau décroît rapidement. L'espérance commence à renaître.

Une immense excavation a été faite hier par le Rhône en face du Port-aux-Pierres. On a essayé de la combler avec des fascines et des pierres de taille. La troupe de ligne travaillait ou requerrait les citoyens et les tombereaux, tant sur la rive droite qu'aux Brotteaux, pour transporter les matériaux et travailler à combler l'excavation. Un poste de troupes de ligne gardait les abords.

Les vivres ont pu manquer dans plusieurs endroits. L'autorité, nous l'espérons, prendra des mesures pour établir des dépôts où pourront se faire des distributions.

On parle de nombreux accidents. Les soldats du poste de Bellecour ont été pris par les eaux ; on n'a pu les enlever qu'avec des fiacres. Il est à craindre que quelques-uns n'aient péri.

On dit aussi qu'un poste d'artilleurs a été surpris aux Brotteaux par l'inondation.

Tout le littoral de la Saône a beaucoup souffert. Collonges et Fontaines sont submergés; un grand nombre de maisons se sont écroulées. La fabrique d'impressions de Fontaines a considérablement souffert; le bâtiment du grand atelier s'écroule peu à peu depuis que les eaux ont atteint le pisé. Tous les habitants auront beaucoup à souffrir de ce désastre.

RYONE. — Les eaux de ce fleuve décroissent toujours, mais imperceptiblement.

Dans la soirée de mercredi, vers les dix heures, alors que les eaux avaient atteint un extrême degré d'élévation, un sourd-muet, qui se dirigeait vers la place des Cordeliers par la rue Buisson, a été emporté tout-à-coup par le courant. Plusieurs habitants de la maison Gattier, témoins de cet accident, appelèrent à grands cris du secours. Des bateliers arrivèrent aussitôt qui eurent le bonheur de sauver le malheureux sourd-muet auquel M. Valat, pharmacien, s'empresse de donner tous les soins que réclamait son état, après l'avoir fait apporter dans son appartement qu'il n'a quitté que le lendemain, dans un parfait état de santé.

AVIS.

La chambre de commerce, délibérant sur la situation du commerce, par suite de l'inondation partielle de la ville, qui s'oppose à l'encaissement des effets sur plusieurs points, sans rien préjuger sur l'application qui sera ultérieurement faite par les tribunaux des cas de force majeure qui peuvent se présenter;

Pense :

Qu'il est d'abord indispensable de faire constater ces cas de force majeure par procès-verbal d'un officier public, lequel ne dispensera pas de faire protester, s'il y a lieu, aussitôt que les communications seront rétablies.

Lyon, le 3 novembre 1840.

La mairie a fait placarder aujourd'hui l'avis suivant :

SANTÉ PUBLIQUE.

AVIS.

L'eau des puits atteints par l'inondation pouvant être mêlée avec les infiltrations des latrines ou imprégnée de salpêtre existant dans les caves, le maire de la ville de Lyon invite ses concitoyens à ne pas en faire usage en ce moment. Les habitants doivent, au besoin et sans hésitation, préférer à l'eau des puits celle du Rhône ou de la Saône, qu'ils laisseront reposer pendant douze ou quinze heures, et dont l'emploi ne peut, dans aucun cas, être nuisible à la santé.

Les nouvelles que nous recevons des départements ne sont pas moins affligeantes que celles de Lyon.

BOURG.

On lit dans le *Patriote de l'Ain* du 3 novembre :

« L'élévation et les ravages des eaux de 1812, qui étaient considérés comme le maximum des malheurs que peuvent causer des pluies excessives, ont été dépassées. Dans le Buguey, les ponts de Matalon et de Pérignat ont été emportés; les moulins d'Intriat ont beaucoup souffert; la scie a été entraînée, quoiqu'elle fût construite à neuf. »

« Le moulin de Humel, à Maille, a été tellement crevassé et ébranlé que sa reconstruction est indispensable. »

« La route royale de Lyon à Genève a été emportée près de Roche-Coupee. La culée du pont de Chazey, du côté du Buguey, a été fortement endommagée. »

« L'habitation, les jardins et les vergers de M. de C., à la Combe, ont été encombrés de terres et de graviers. »

« Les moulins et les papeteries de Saint-Jérôme, les usines de tout le Bas-Bugey ont plus ou moins souffert; les pertes sont immenses. »

« Nous apprenons à l'instant qu'un carabinier de Savoie s'est noyé dans le Rhône, vis-à-vis Bellegarde. L'eau couvrait les abords du pont, il a voulu néanmoins traverser ce fleuve; mais, ayant dévié un peu de la bonne direction, il a été englouti dans ce fleuve. »

« Les murs de soutènement des terrasses du château de Vologna, attaqués par la violence extrême du ruisseau de Bertian, devenu un torrent impétueux, ont failli être emportés, et l'eussent été infailliblement au grand préjudice de l'habitation qui se serait trouvée exposée au choc des eaux, si le propriétaire, à l'aide de poutres, d'arbres, de blocs de pierres, de planches et de travaux dirigés avec intelligence et promptitude, n'eût opposé une digue puissante au ruisseau devenu une rivière terrible. »

« Au bas de Vologna, huit ou dix maisons ont été envahies par l'eau qui montait à trois ou quatre pieds au-dessus du seuil des portes. »

« Les murs qui longent la rivière et servent de ceinture à la jolie habitation de Pradon, près Nantua, quoique faits en moellons piqués, unis par le ciment, ont été impuissants à résister aux masses d'eau qui se sont pressées sur eux; ils ont été renversés. »

NANTUA.

La belle fabrique à carton de M. Loisel, située à Béard sur l'Ognin, a failli, malgré son excellente construction, être emportée par la violence des eaux. Tout le milieu d'un des murs à une hauteur de dix pieds a été percé en forme de voûte, et, sans la force et la solidité des deux angles, tout le bâtiment eût été entraîné.

Le pont d'Artemare est à peu près détruit. Celui de Priay est tombé.

Celui de Châteauneuf qui était en fil de fer a disparu.

Trois douaniers se sont noyés à Cordon.

Les communications entre Mâcon et le département de l'Ain sont totalement interrompues.

La chaussée de Saint-Laurent est inondée, ainsi que la portion de la ville qui avoisine la Saône. Deux maisons en construction, non loin du four à chaux, ont été renversées par les courants.

Les habitants de Montluel ont été obligés, pour se préserver d'une inondation qui eût causé des dégâts immenses, de couper le pont qui est sur la route de Lyon à Genève, au nord de la ville. Ce pont, qui était si bas et si étroit qu'il fai-

sait les fonctions d'un barrage, une fois jeté bas, la ville de Montluel n'a plus eu à redouter les maux qui la menaçaient. (*Patriote de l'Ain.*)

DOLE.

29 octobre. — Les environs de notre ville offrent maintenant à la vue l'aspect d'un lac immense, parsemé d'îlots et d'habitations éparses. Le Doubs, d'habitude calme et nonchalant comme les habitants de notre cité, est devenu un vaste torrent menaçant tout ce qui se trouve sur son passage. De mémoire d'homme on ne se souvient pas d'avoir vu chez nous une inondation si générale et si tenace. Depuis trois jours les communications sont interrompues entre Dole, Seurre et Chalon. Plusieurs sinistres ont déjà eu lieu, et chaque jour on s'éveille avec la crainte d'en apprendre de nouveaux. Le tocsin a sonné avant-hier à Longvy, Aunoire, Pesoux et autres villages avoisinant le Doubs; l'eau s'y élève presque à moitié des maisons. A Pesoux, le curé a été noyé dans sa cure; pareil malheur est arrivé à un habitant de Fouchers. Les pays vignobles ont beaucoup souffert, les eaux y ayant formé de profonds ravins.

A Eclans et à Bersaillin, deux moulins ont disparu, emportés par la violence des eaux.

La digue de Parcey a été rompue en partie.

A Chissey, les habitants se sont vus dans la nécessité de faire une percée au canal pour éviter d'être submergés.

Dans notre ville, au faubourg des Arènes surtout, les caves sont remplies d'eau à environ deux mètres, et le jeu actif et continu des pompes ne la diminue que d'une manière imperceptible.

Une carrière très-profonde, située dans ce faubourg, a vomi une masse d'eau si considérable et si forte, qu'elle a renversé, cent mètres plus bas, un mur de clôture parfaitement construit, et cela sur une longueur d'environ vingt-cinq mètres. (*Patriote jurassien.*)

SALINS.

Le 28 octobre, vers les sept heures du soir, un sac d'eau épouvantable, tombé tout-à-coup au-dessus du val de la Furieuse, est venu surprendre dans leurs appartements du rez-de-chaussée les habitants des faubourgs Champvave, Galvoz et Saint-Pierre, et de la rue des Barres de notre ville. Dans la rue du faubourg Galvoz, l'eau s'élevait à un mètre; dans les écuries de la rue de l'Hôpital, les chevaux des cuirassiers, arrivés depuis quelques heures, ont dû être évacués.

A Gouailles, une voûte établie sur le lit du ruisseau, au temps où l'abbaye était florissante, et sur laquelle on a construit un grangeage, a été en partie emportée; à Creux-Laguc un bloc de rocher s'est détaché et a heureusement roulé dans le ravin; en ville plusieurs ponts ont été maltraités. Un angle de la maison du sieur Coras, faubourg Saint-Pierre, a été emporté, et la rivière s'est momentanément ouvert un cours à travers la forge; l'écluse de l'usine du sieur Perrot a été détruite, et partie de la vigne, au joignant, a dû servir à rélagir le lit de la Furieuse; le bâtiment de la scierie est fortement endommagé; enfin le pont neuf de Saint-Joseph, rectification de la route de Salins à Dôle, a été entièrement culbuté.

L'envahissement des eaux a été d'autant plus terrible qu'il était plus subit et moins imprévu. On ignore à combien s'élèvera la somme de toutes les pertes qui en sont résultées. A neuf heures, les eaux avaient baissé.

(*Le Salinois.*)

VALENCE.

On lit dans le *Courrier de la Drôme* du 31 novembre :

« Depuis cinq jours, une pluie battante n'a pas cessé dans toute notre vallée. Il n'y a cette fois ni éclairs ni coups de tonnerre. C'est de l'eau, rien que de l'eau, mais par ondes et par torrents. On dirait une nouvelle édition du déluge universel. Hier, les eaux du Rhône se sont élevées presque à la hauteur de l'inondation de 1812. Le service des bateaux à vapeur est interrompu. Ils sont amarrés, non pas le long, mais sur nos quais. Toute la rive droite est inondée. Les eaux partout répandues couvrent la campagne. Plusieurs fermes bâties sur l'une ou l'autre rive ont été submergées en partie et même en totalité. »

« La pluie n'a cessé qu'un moment vendredi. Pendant la nuit et ce matin elle a repris avec la même violence que les jours précédents; aussi la crue du Rhône continue. Dieu veuille nous préserver de tout malheur ! »

« D'un autre côté, on nous apprend qu'à Saunière et sur la route de Montélimar, vingt ou vingt-trois maisons construites en pisé se sont écroulées et que d'autres encore éprouveront probablement le même sort. C'est le cas de s'élever enfin contre ce mode de construction prôné et mis en avant par cette économie mal entendue dont le *Journal des Connaissances utiles* fut long-temps l'apôtre. Les bâtiments en pisé construits avec le plus de soin ne résistent pas à une pluie de quelques jours. Ceux, au contraire, où toutes précautions n'ont pas été prises avec la plus grande attention, peuvent s'écrouler par l'action seule d'un temps humide en causant les plus grands malheurs que pour cette fois nous sommes heureux de n'avoir pas à constater. »

« En même temps, presque toutes les montagnes de l'intérieur du département se couvrent de neige. Dès le 20 octobre, le sommet du Glandasse, haute montagne qui domine Die, en était tout blanc. Depuis, il en est tombé en plusieurs autres endroits, à Léoncel, à Bouvantes, sur la Rochecourbe, etc. Cependant l'opinion la plus générale n'est pas pour un hiver bien rigoureux. »

3 novembre. — Nous avons sous les yeux, en grand et en réalité, le magnifique tableau du Poussin représentant le commencement du déluge universel.

Ce que nous craignons est arrivé. La pluie n'a pas cessé, et le Rhône, gonflé encore de la crue de la Saône et de l'Isère, s'élève plus haut et plus menaçant que jamais. Ni en 1802 ni en 1812, il n'avait atteint cette effrayante hauteur. Au bas du coteau sur lequel est bâtie notre ville, les eaux inondent et couvrent toute la vallée. Champs et habitations ne forment qu'un lac immense sur lequel on voit les toits rouges de quelques maisons et le sommet des peupliers les plus hauts.

En même temps, ce sont partout dans la Basse-Ville des cris et des plaintes qui font mal et pitié. Le préfet s'est rendu dès le matin sur les lieux, et, accompagné de l'ingénieur en chef, du maréchal-de-camp commandant le département, du colonel du 14^e et de quelques autres fonctionnaires, il a dirigé les travaux et indiqué les premiers secours à porter. Alors se sont passées des scènes touchantes et pathétiques qui ont mouillé tous les yeux. Les grandes catastrophes, les incendies, les inondations, etc., amènent toujours avec elles leur consolant cortège de dévouement, de traits de courage et de belles actions. Nous avons vu de braves marins traverser le Rhône, et aller arracher à un danger certain, à la mort peut-être, des femmes et des enfants que les eaux poursuivaient jusques sur les toits.

Tout le monde a rivalisé de zèle pour secourir les inondés et diminuer les pertes autant que possible. Une scène des plus touchantes s'est passée à la Basse-Ville : un homme, dont nous regrettons d'ignorer le nom, est allé chercher dans une chambre déjà inondée un pauvre enfant et sa mère accouchée dès le matin. Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer tous les traits de dévouement dont nous avons été les témoins.

Onze heures du matin. — Toute la Basse-Ville déménage. Les fourgons de l'artillerie sont sur les lieux, aidant au transport des femmes, des enfants et des meubles. D'autres artilleurs viennent entasser des fascines, des saucissons, des arbres, des rochers, contre la jetée de la rive droite, qui est ébranlée et entamée déjà par la violence des eaux.

En même temps, nous recevons des nouvelles des environs. Le pont de Tournon, couvert en partie par les eaux, fait craindre d'être emporté. Le Doux, énormément grossi, a inondé la ville. On a sonné le tocsin. Le collège a été abandonné par les élèves et on s'occupe activement à donner les secours les plus pressants. La population presque entière de Tain a déménagé et s'est réfugiée dans les environs, sur les hauteurs qui dominent la ville. Sur toute la route de Paris et de Lyon, en amont et en aval de notre ville, une multitude de maisons se sont écroulées, les unes par l'action continue de la pluie qui fonce contre leurs murs, les autres par la violence des eaux débordées du fleuve.

Le pont de Crest a été emporté.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Bayonne, 30 octobre, à 4 heures.

Le sous-préfet à M. le ministre de l'intérieur.

La junte de Madrid s'est dissoute le 26.

Les généraux O'Donnell et comte de Belascoain sont ici.

Le préfet du Rhône a fait afficher ce matin la dépêche télégraphique suivante :

Paris, 5 novembre, 4 heures du soir.

M. le ministre de l'intérieur à M. le préfet du Rhône.

Le roi vient de rentrer aux Tuileries après avoir ouvert la session des chambres.

Sa Majesté a été accueillie par les plus vives acclamations. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner dans Paris.

Le gouvernement publie les dépêches suivantes :

Toulon, 31 octobre, six heures du soir.

Alexandrie, le 17.

Le consul-général à M. le ministre des affaires étrangères.

Les événements de la Syrie sont devenus plus graves pour Mehemet-Ali. Beyrouth a été occupé par les Anglo-Turcs; ils fortifient Seyde. L'émir Béchir s'y est rendu; il abandonne la cause de Mehemet-Ali. L'insurrection fait des progrès dans la montagne. Ibrahim va concentrer toutes ses forces.

Toulon, le 31 octobre, à cinq heures et demie.

Malte, le 27.

Le consul de France à M. le président du conseil.

Le *Cyclope*, bateau à vapeur de l'escadre anglaise, est arrivé ce matin ici, de Seyde, d'où il est parti le 24. Il a à bord l'émir Béchir, avec quinze membres de sa famille et cent quinze personnes de sa suite qui se rendent en Angleterre.

Le capitaine du *Cyclope* a confirmé le soulèvement de presque toute la montagne.

NOUVELLES D'ORIENT.

Un supplément du *Malta-Times* en date du 27 octobre apporte les nouvelles suivantes d'une extrême importance.

Nous faisons remarquer que ce journal est écrit sous l'influence de l'Angleterre.

DÉFAITE D'IBRAHIM-PACHA.

Ibrahim occupait une forte position auprès de Beyrouth avec trois mille hommes. Quatre mille Turcs furent envoyés contre lui, sous le commandement de Selim-Pacha, assisté du général Jockmuss, du commodore Napier et du colonel Hodges. L'attaque a été si impétueuse que dans quelques minutes Ibrahim était complètement en déroute. Mille Egyptiens ont été faits prisonniers; le reste a été tué en pièces, blessé ou mis en fuite.

Le même journal annonce, d'après les lettres du 17 octobre venues par la voie d'Egypte, que l'émir Béchir a trahi la cause du pacha et qu'il a passé du côté des alliés avec quinze mille hommes. Ibrahim et Soliman-Pacha se sont retirés devant les alliés victorieux et leurs troupes sont dans la plus grande démoralisation.

Le *Malta-Times* annonce encore, sous la rubrique de Syrie, que le 10 octobre eut lieu entre les troupes alliées et celles d'Ibrahim et de Soliman un engagement dans lequel ceux-ci ont été complètement défaits et ont gagné la montagne avec 200 cavaliers seulement et 2 officiers. 7,000 hommes tués, blessés ou prisonniers dans cet engagement, sont tombés au pouvoir de la Porte.

L'émir El-Kasim a été nommé successeur de l'émir Béchir et s'est mis, avec un corps nombreux de montagnards, à la poursuite d'Ibrahim, qui a peu ou point de chances d'échapper.

Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITZIEZ.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE POULAILLERIE, 19.